

et Mgr Surat. Le vé érable prêlat souffrait d'un asthme très-aigu. Quand il fut sur pied, il fut pris d'affreux accès de toux, qui amassèrent considérablement les citoyens. On le conduisit par l'escalier de service aux salons du premier étage; mais là, touché enfin par les larmes de ses deux domestiques, Journault voulut bien lui accorder un sursis jusqu'au lendemain.

Mlle Darboy et l'abbé Petit furent conduits au Dépôt de la Préfecture de police.

Le lendemain à onze heures, Journault arrivait. Mgr Surat était prêt. On le conduisit à Mazas.

Il ne restait plus à l'archevêché que l'abbé Jourdan, archidiacre de Saint-Denis, et l'abbé Schaeffer, secrétaire de Mgr Darboy.

M. Jourdan, bien que demeurant à l'archevêché, avait été épargné. Il n'avait dû qu'à l'isolement de son habitation de n'être pas inquiété par Journault. Son appartement était situé du côté des bureaux et donnait sur la rue de Grenelle. Il ne fut arrêté que dans les derniers jours de la Commune et interné à la Conciergerie, d'où il ne s'échappa qu'en courant les plus grands dangers.

L'abbé Schaeffer, resté seul à l'archevêché, y demeura comme en prison pendant treize jours, au bout desquels il fut rendu à la liberté.

Mlle Darboy fut mise en liberté le 27 avril.

Le 6 avril, Mgr Darboy et les autres otages furent transférés à Mazas. C'est alors que des négociations furent entamées pour essayer de sauver la vie de l'archevêque. Les hommes de la Commune feignirent de s'y prêter. Au fond, ils s'en moquèrent. Leur parti était pris depuis le jour où l'archevêque avait été arrêté. Ils l'avaient condamné à mort sans rémission. Ils ne furent pas fâchés cependant d'avoir un prétexte pour entrer en pourparlers avec M. Thiers. Cela les posait devant la population parisienne ou gouvernement, sinon reconnu, du moins sérieux et redoutable. Je ne serais pas éloigné de croire que si l'archevêque ne leur avait pas fourni un prétexte, ils en auraient inventé un. Malheureusement, les deux démarches tentées le furent en même temps. Cette action simultanée fut cause que la mission confiée à l'abbé Lagarde eut, dès l'origine, des chances presque assurées d'insuccès.

Les soldats de la Commune n'éprouvaient jamais que des défaites. A chaque combat nouveau, ils étaient repoussés. Le 3 avril, un de leurs généraux, nommé Duval, avait été tué. La veuve désira avoir le cadavre de son mari. On pria Mgr Darboy d'intercéder en faveur de cette femme. L'archevêque s'y prêta et écrivit